## LA LIBERTÉ

Liberté! Liberté! Nom vibrant et sonore, Don't la réalité que l'on poursuit encore Disparaît dans la main qui pense la tenir! Comme l'onde qui fuit la lèvre de Tantale, Tu fuis les nations, leurs riches capitales. Qui s'abiment pour t'acquérir!

Sur des coussins brûlants tu naquis du caprice, L'orgueil te donna l'or. l'humanité son vice, Le bonheur son aspect et Cupidon son dard ; Existence et néant, évidence et mystère. Tu te trouves partout, sur tout point de la terre, Et tu n'habites nulle part!

L'homme pour te saisir accumule ses peines Et tu fuis sous sa main comme ces ombres vaines Que l'enfant, en courant, sous son pied veut fouler! Marchant sans lois ni maître, abhorrant les entraves, Tous les efforts que font pour te garder les braves Toujours t'empêchent de briller!

Ensemble conjurés, le génie et la gloire, Ensemble conjurés, le génie et la gloire, Le monde et les enfers, l'opprobre et la victoire, Ne purent te fixer un seul jour dans les lois! En vain l'airain tonna; les trônes s'écroulèrent, Le sang coula partout, et les crimes restérent Gravés au front des peuples-rois!

H

Flattant également, et toujours sans paraître, Le petit et le grand, et l'esclave et le maître, Chacun avec ardeur recherche tes appas ! Le moins libre est celui qui voudrait le paraître, Et sans en être instruit, le plus libre est peut-être Celui qui ne te cherche pas.

Comme un torrent fouqueux qui bondit sur l'arêne, Pour toi l'iniquité brisant sa faible rêne En bouillonnant monta jusqu'aux parois des dieux ; L'Athéisme leva son glaive formidable, Et l'on vit s'écrouler comme un monceau de sable Le temple sacré des aïeux!

La raison avait fui sous le règne du vice Da raison avait fui souis le règne du vice, Sur le tròne des rois l'envie et l'injustice De concert s'asseyaient pour saper les remparts; On renversait l'autel pour défier le crime; Mais tu fuyais toujours: tu leur laissas l'ablme, En te moquant de leurs écarts!

De ces débris épars, un héros magnanime Se lève tout-à-coup ; un feu divin l'anime, La victoire le suit, la gloire est sur ses pas! A sa voix l'univers courbe son front farouch Ce qu'ont fait en dix ans son épée et sa boi Dix¦siècles ne le feraient pas!

Dans les cœurs expirants il ranime la vie, Renverse l'Athéisme et terrasse l'envie, Il rend l'antel à Dieu, le trône au souverain, Le respect au pouvoir, aux drapeaux la victoire, Aux ennemis l'opprobre, à ses soidats la gloire, Pour frontière à l'Etat, le Rhin!

Comme un roc élevé bravant le précipice, Son trône surmontait ce brillant édifice Protecteur assuré de la postérité! Puis, plongeant son regard dans cette nuit profonde, Il se dit en prenant le lourd sceptre du monde: "Ai-je conquis la Liberté!"

Comme le voyageur trompé par le mirage Conne le voyageur trompe par le mrage Croit voir un fleuve immense ou bien un frais ombrage Qu'il poursuit sans relâche et qu'il voit toujours fuir ; Croyant t'avoir atteint, le conquérant s'arrête, Et voit en gémissant que sa vaste conquête Ne peut encor te contenir!

Il reprend son drapeau, ses soldats, ses tonnerres, Coupe du Saint-Bernard les cîmes solitaires, Coupe du Saint-Bernard les cimes soutaires, Et le continent tremble au pas de son coursier! A travers la Russie il se fraie un passage, La tête dans le feu, l'œil au sein du carnage, Les pieds.... sur un vaste glacier!

Mais il trébuche et tombe au milieu de l'arêne, Le Nord, épouvanté, de saglaciale haleine Fige le sang bouillant de ses braves soldats; Et, du haut du rocher où longuement il meure Son dernier mot, dit-on, est p ur un fils qu'il pleure, Pour toi, ses braves et l'Etat.

C'est ainsi qu'en cherchant ton heureuse influence. Les peuples aveuglés tombent en décadence Sous le poids écrasant du crime et de l'erreur ! C'est ainsi qu'en mourant le vaincu te désire, Et que ton nom sacré qui réveille ma lyre Retrouve un écho dans son cœur !

Si l'homme dans ton cours ne te fait pas violence, On bénit ton passage et tu viens en silence, Comme un fleuve qui dort entre mille roseaux; Mais s'il veut à ta marche imposer une digue, Ton flot roule avec lui le mensonge et l'intrigue, Et descend au rang des fléaux.

N'enteuds-tu pas, là-bas, ce cri d'indépendance Qui monte dans les airs, confus, puissant, immense, Comme la voix du flot que roule l'ouragan? Ne sens-tu pas frémir la poitrine du brave, Comme le sol brûlant sous l'effort de la lave Qui se tord au fond du volcan?

Ne sens-tu pas le sang qui coule dans sa veine, Courir en bouillonnant sous ta brûlante haleine, Comme l'eau qui bondit sur un fer rougissant? Dis moi, us sans tu ne consecution. Dis-moi; ne sens-tu pas que son âme tressaille, Que l'effort convuisif dont elle se travaille Demeure toujours impuissant?

Ton nom, il est écrit dans toute la nature! L'Océau le redit, le ruisseau le murmure, Comme le nom sacré d'une divinité! L'aigle prend son essor et plane sur l'abime, Le tyran disparaît, le genre humain s'anime A ce doux cri de : "Liberté!"

VI

Quand sur le calme flot passe le grand Neptune, Laissant après son char de longs sillons d'écume, Les Tritans accourus, légers, nombreux, pressés, Quelque soit leur ardeur à suivre l'attelage, Ne sont pas plus que nous, à suivre ton image, Autour de leur maître empressés.

Le flot contre le flot moins rapide se presse L'éclair qui fend la nue a bien moins de vitesse Que l'esprit qui poursuit ton fantôme brillant! Et quoi donc? ce désir qui consume notre âme, Ces suprêmes élans, cette divine flamme Ne peut te fléchir un instant?

VII

O douce Liberté! mon âme te désire! Fais vibrer à ton nom les cordes de ma lyre, Qu'elle chante en mon cœur toujours pleine de voix! Que ton brillant soleil soutieune sa faiblesse, e sous les frimas qui courbent la vieillesse, Elle vibre encor sous mes doigts!

Me reportant alors aux jours de mon enfance, Je me rappellerai ses jeux pleins d'innocence, Si c'est un charme encor de savoir les pleurer!... ...Sur les confins glacés où s'assied la vieillesse, Si du moins je pouvais, du sein de ma tristesse, Un seul instant les rappeler!....

Mais, comme un papillon couronné d'étincelles, S'envole comme un souffle aux voûtes éternelles, Le parfum de la coupe au ciel s'est envolé! La liqueur est tombée, un Dieu l'a recueillie, Et le temps fugitif n'a laissé que la lie Pour nous, sur le bord ciselé! P. L. N. GUINDON.

Rigaud, le 10 avril 1876.

## ROSALBA

## DEUX AMOURS

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE IV

SOUS LES ÉRABLES

A l'époque où nous avons présenté Rosalba nos lecteurs, elle avait dix-sept ans, et l'on doit bien penser qu'elle n'était pas sans un grand nombre d'admirateurs dévoués. Pendant l'an-née qui s'écoula entre sa sortie du couvent où elle avait terminé ses études, et l'événement qui commence cette histoire, elle reçut chez son père les visites des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la paroisse.

Le jeudi et le dimanche-les deux jours réservés en Canada aux amoureux qui ont des belles à voir—ses rivales, envieuses, disaient qu'à sa porte il y avait autant de voitures qu'à la porte de l'église, un soir de salut solennel. Mais pendant l'hiver précédent, grâce à l'animosité soulevé contre son père, les amoureux, oiseaux volages, disparurent l'un après l'autre. La jeune fille, ne pouvant deviner la véritable cause de cet exode, imagina toutes sortes de raisons personnelles pour expliquer l'abandon dans lequel on la laissait. Elle s'amusait de l'absence de l'un, elle était attristée du départ d'un autre. Car, parmi les amoureux, il y en a qu'on tolère, bien qu'ils n'apportent que l'ennui: quand ceux-là partent on est content; mais il y en a d'autres que l'on aime, et l'on regrette de les voir partir ; et puis, Rosalba n'était pas exempte des petits caprices et des petites rancunes qu'un galant homme doit toujours tolérer chez une jeune fille. Les plaisanteries de ses rivales l'agaçaient. Il lui faisait peine de voir certains jolis garçons, autrefois assidus près d'elle, attendre d'autres jeunes filles à la porte d'elle, attenure d'autres jeunes files à la porte de l'église ou les faire promener en voiture le dimanche après midi. Mais toutes ces misères n'étaient que bagatelles en comparaison d'un désappointement qui la menaçait et allait bientôt devenir une triste réalité.

Un dimanche après midi, vers le milieu de l'hiver où se passèrent ces événements, il était déjà quatre heures et aucun visiteur n'avait frappé à la porte de M. Varny.

Rosalba était triste, non point parce qu'elle se trouvait privée, ce jour-là, des visites de quelques galants cavaliers, mais parce que le cœur a besoin de sympathie et qu'il souffre quand il se voit abandonné de tous. Pendant long-temps elle avait examiné par la fenêtre la route qui conduit au village, et tous les traîneaux passaient sans arrêter à la porte; enfin, quand le jour commença à baisser, elle quitta sa chaise, ne pouvant plus supporter l'ennui qui l'oppres sait. Elle rejoignit, dans la grande salle, sa mère sait. Elle rejoignit, dans la grande salle, sa mère qui s'amusait avec les plus jeunes enfants. Cette brave femme vit bien que sa fille était triste et en devina la cause; elle crut donc devoir lui dire quelques mots d'encouragement.

"Courage, Rosalba, dit-elle, il y a bien des amoureux qui viennent, comme dit le proverbe normand, mais il y en a un qui n'est pas venu, qui viendra et qui restera."

Par une singulière coïncidence, elle avait à

Par une singulière coïncidence, elle avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'on en-tendit le bruit joyeux des clochettes d'un trai-neau qui s'arrêtait à la porte. Tous les petits enfants se portèrent à la fenêtre en s'écriant:

"Ah! ah! voilà un nouveau cavalier pour Rosalha !

-Oh! quel joli monsieur!

-Viens voir, Rose, viens." Madame Varny ne put s'empêcher de sourire, la femme! Elle était certaine visite était pour elle, que ce serait une visite agréable; mais elle restait à sa place comme si la chose ne la regardait pas, mais elle gardait son air triste.

Le visiteur se présenta sous le nom de M. dont il avait fait la connaissance pendant les assises. Il était originaire de Lotbinière, mais il était venu étudier le droit à Montréal. Ses belles manières et sa bonne éducation l'avaient fait admettre dans la meilleure société de cette ville. En outre, ses talents en avaient fait un orateur populaire dans les cercles politiques du "jeune Canada." De fait, il avait atteint le premier rang parmi ces esprits généreux et enthousiastes qui, pendant la crise de 1837, jouerent un grand rôle. Après son admission au barreau, il se fixa à Belœil où il emportait les meilleurs souhaits de ses amis, et, à leurs yeux, allait bientôt devenir le chef local du parti de l'ac-

Le jeune avocat qui se fixe dans un district rural perd bientôt les illusions de sa jeunesse; il ne tarde pas à s'apercevoir qu'on lui demande autre chose que des prétentions et des belles

paroles. Edgard Martin résolut de se dévouer entièrement à sa profession et de s'astreindre à des habitudes parfaitement régulières. Se sentant des dispositions pour le matrimonium, comme la plupart des jeunes gens canadiens, il pensa qu'il ferait bien d'employer l'hiver suivant à se fixer sur un choix convenable. Il avait entendu parler de Samuel Varny et de la belle Rosalba. Les rumeurs qui circulaient contre le temps, mais sitôt qu'il eut fait la connaissance de M. Varny, les manières franches et ouvertes de ce dernier lui plurent, il demanda et obtint permission de le visiter, lui et sa famille. C'est en réponse à cette invitation qu'il arriva ce jour-là, comme nous venons de le voir.

L'intérêt de notre récit n'y gagnerait pas si nous racontions les détails de la première en-trevue de Rosalba et d'Edgard. Il nous suffira de dire qu'ils se plurent au premier abord et que, peut-être à l'insu l'un de l'autre, ils se trouverent irrévocablement fiancés. C'était l'amour à première vue. Edgard obtint de renouveler sa visite, et, bien que Belœil se trouve à seize ou dix-huit milles de Varennes, il ne manqua pas un seul dimanche de se rendre chez M. Varny. Ses attentions ne pouvaient avoir qu'un résultat auquel nous arrivons de suite, laissant de côté quelques événements intermé diaires sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Un dimanche du mois de juin, Edgard partit avec l'intention de faire une déclaration à Rosalba. Elle semblait avoir prévu la chose, car, au lieu de le receveir comme c'était son habitude, elle s'arrangea de façon à ce qu'il eut une entrevue particulière avec son père. Edgard sut mettre à profit la circonstance, et, après avoir parlé de choses et d'autres, il mentionna le nom de Rosalba. Le vicillard le comprit et lui répondit avec sa vivacité toute française : "Oui, Edgard, oui. Je ne me suis jamais

imaginé que vous veniez ici seulement pour converser avec un bonhomme comme moi. Je sais que vous avez l'œil sur ma fille et j'en suis content, Edgard, très-content. Elle est digne de vous, c'est tout ce que je puis vous dire.

Elle est bien au-dessus de moi, gard dont l'œil animé trahissait le contente-ment que lui donnait cette réponse.

" Mais il faut que vous m'aidiez, M. Varny —Quant à cela, répondit le vieillard, il est mieux que je ne m'en mêle pas. Dans mon jeune temps, je n'ai jamais demandé le secours de personne en semblable occasion; faites de même. Je dirai un mot en votre faveur, mais c'est tout ce que je dois faire. Je présume que vous seriez heureux de la voir dès cet après-midi. Passons donc dans l'autre chambre, où les dames

fassons done dans i autre chambre, ou les dants nous attendent et où elles nous offriront peut-être quelques rafraichissements.

—Ah! vous voilà enfin, s'écria Rosalba en allant au-devant des deux messieurs comme ils entraient dans le salon. Je commençais à croire que vous ne finiriez jamais de parler politique.

-Es-tu bien súre, Rosette, que nous avons parlé politique tout le temps? dit le vieillard en lui donnant une petite tape amicale sur la joue.

-Certainement ; sans cela, vous n'auriez pas

été si longtemps.
—Demande à Edgard, demande à Edgard, il te dira probablement ce dont nous avons parlé.

Naturellement, Rosalba rougit et imposa silence à son père. Edgard, comme tous les amoureux en pareil cas, baissa les yeux d'un air embarrassé.

Le père et la mère, familiers avec pareilles se regardèrent en souriant. Le reste de scènes, se regardérent en sourrant. Le reste de la famille ne remarqua pas ce petit incident, et la petite Agnès, la plus jeune de la famille, mit fin à l'embarras des parties en se jetant dans les bras de M. Martin. Agnès était l'enfant gâtée de la maison et très-bonne amie du jeune avo-cat. Quand on fut assis à table, elle grimpa sur ses genoux et commença à fouiller les poches de son habit et de son gilet. Elle lui fut très-utile pendant le lunch. Assis près de Rosalba, il ne manqua pas de se rendre très-aimable. C'était un compliment, puis une question, puis une anecdote qui ne manquaient pas de faire leur effet, il en était certain. Mais s'il lui arrivait de lâcher un mot un peu tendre, il se mettait ensuite à embrasser la petite Agnès. "Vous me pincez! M. Edgard, s'écriait la

petite

-Ah! petite sorcière, se disait-il en luimême, si tu savais comme je suis pincé moimême!

On fit honneur à la bonne collation de madame Varny. Ses crêmes, ses gâteaux à la fran-çaise, les fruits de diverses espèces, furent accueillis avec les éloges qu'ils méritaient, car sa laiterie, sa cuisine et son verger ne craignaient aucune concurrence en ce temps la. On ne servit ni vins ni liqueurs, parce qu'il faisait trop tour on fit passer à la rond hand mais en re d'excellente bière d'épinette pour la fabrication de laquelle on avait une recette particulière. Plusieurs santés furent proposées avec ce délicieux breuvage, et les derniers moments de cette agréable réunion qui, en pareil cas, sont quelquefois pénibles, parce que les invités ne savent trop que faire avant de se séparer—les derniers instants furent employés à prendre des philopo-nas avec des amandes. Naturellement, Rosalba prit un philopona avec Edgard, à un mois de terme.
"C'est bien long, dit le jeune homme.

-Pas trop long, dit la jeune fille en souriant,

pour ce que je me propose.

"Hum! pensa Edgard, j'attendrai forcément, mais je le lui ferai payer cher!" Et ce disant, il mit l'amande dans la poche de son gilet pour se rappeler la gageure. On passa le reste de la soirée sur le bord de la rivière. L'air

était délicieusement frais; au clair de lune se dessinaient les principaux contours du paysage. Rosalba et Edgard étaient assis un peu à l'écart, et à demi-cachés sous les plantes grimpantes qui montaient jusqu'au toit. Ils prenaient part du nontarent jusqu'au toit. Ils prenaient part à la conversation générale, mais le jeune avocat eut maintes occasions de glisser à la jeune fille quelques mots significatifs qu'elle accueillait avec modestie, mais sans pouvoir cacher le plaisie my'elle en present de la contraction plaisir qu'elle en ressentait. Martin trouvait que les choses allaient fort bien.

Tout-à-coup l'horloge sonna onze heures. Onze heures! dit Edgard, il faut que je

- Je ne pensais pas qu'il fût si tard, dit Ro-

salba, comme le temps passe vite!

-Restez, Edgard, dit M. Varny. On vous donnera une chambre tout-à-l'heure et nous aurons le temps de fumer un autre cigare.

-Merci, M. Varny, c'est impossible. J'ai une longue trotte à faire, et il faut que je sois à mon bureau demain matin de bonne heure.'

Edgard était resté assis, en disant ces paroles, parce que la petite Agnès s'était endormie sur ses genoux. Un des bras de l'enfant était passé autour de son cou et l'autre pendait; sous les reflets de la lune, la figure de l'enfant offrait les teints d'une belle de nuit. Madame Varny voulut débarrasser Martin de son fardeau; il ne voulut pas y consentir. Mais bientôt après, quand Rosalba se pencha pour prendre l'enfant, Edgard lui dit à voix basse:

"Puis-je vous dire un mot avant de partir ?" Rosalba se dressa avec surprise. Le jeune homme comprit son hésitation et ajouta im-

médiatement: 'Pas seule, mademoiselle Varny; en présence de votre père.

Dans ce cas, volontiers," répondit-elle timidement.

Puis elle emporta sa petite sœur dans la maison.

Que de changements le cœur humain subit dans un instant! Le cœur de la fennne sur-tout, si sensible, si délicat et si impression-nable, passe par une infinité de transitions à chaque battement de son pouls. Ces change-ments affectent souvent le caractère et décident une crise importante dans la vie.

Lorsque Rosalba parut sur le seuil du passage, ses traits annonçaient une transformation de cette espèce. Son sourire était le même, mais le coin des levres était légèrement contracté, signe certain qu'elle cherchait à maîtriser son émotion.

Sitôt qu'il l'aperçut, Edgard prit congé de la famille et s'engagea dans la grande allée de-vant la maison en compagnie de la jeune fille et de son père. Le vieillard prit les devants, prétendant s'assurer si le cheval de son jeune ami avait été bien soigné. Le domestique ar-rivait avec le cheval et il alla à leur rencontre toujours en vue des deux fiancés, mais n'étant plus à portée de les entendre.

Edgard profita de l'occasion.

"Mademoiselle Varny, ce jour est pour moi un jour de bonheur, mais il y a entre nous une difficulté que je veux faire disparaître.
—Quoi donc?

—Je voudrais vous parler sans réserve, et cependant, il faut que je vous en demande permis-

Rosalba s'attendait à cette question, mais elle n'avait pas préparé sa réponse. Elle ne dit pas un mot, elle était trop agitée; elle leva sur le jeune homme un regard profondément

"Puis-je parler? reprit-il avec instance.

Parlez, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte, les yeux fixés sur le sable de l'allée et pâle comme une morte.

-Je n'ai que quelques mots à dire ; ils sont gravés dans mon cœur, je ne saurais en dire d'autres ; je vous ai aimée du moment que je vous ai vue, je vous aime à l'adoration, et personne ne vous aimera jamais mieux que moi."

Point de phrases d'avocat dans ce langage.

C'était une déclaration d'amour à brûle-pourpoint. Oui, à brûle-pourpoint; une déclara-tion presque cruelle dans sa brusquerie, parce que la frêle jeune fille s'inclina comme une tige de lis, ses yeux étaient baignes de larmes, sa tête gracieuse penchait et elle dut s'appuyer contre une érable pour se soutenir. Que les cy-niques n'aillent pas se moquer, ni les moralistes rigides crier: "Fi donc!" Dieu a créé le cœur de la jeune fille, et son œuvre est bon. La flèche de l'amour l'a percé et il saigne. Ce n'est point une folie, ô sage philosophe, ni un péché, c'est une des plus pures épreuves de la vie hu-maine. Un seul instant dans la vie d'une femme compose tous ses désappointements à venir, sanctifie les joies et les peines de son âge mûr, il répand une pure clarté sur elle aux portes mêmes de la mort.

Edgard ne songea même pas à soutenir Rosalba. Il était absorbé dans sa contemplation satoa. It davoir parlé si franchement, mais son chagrin fut bientôt changé en joie, en voyant que Rosalba revenait à elle. Elle était vraiment belle. C'était une transfiguration. Ses joues étaient animées d'une teinte brillante, ses yeux resplendissaient sous les larmes, et un sourire ineffable errait sur ses lèvres. La crise était passée--le rêve était fini. Les mots qui l'avaient atterrée comme un coup de tonnerre, elle les avait tous pesés maintenant et les com-prenait. La passion ne l'agitait plus—le bon-

heur calme lui restait. Rosalba n'avait pas dit un mot. Edgard non plus. Pour un empire, il n'aurait pas rompu ce doux silence. La communion des cœurs est plus profonde et plus subtile que toutes les paroles. Ils seraient demeurés sous les érables, jusqu'au point du jour, abîmés dans